

# LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

et

## L'Association pour la Lutte<sup>1</sup>

IV

*La lutte pour l'existence et « l'association pour la lutte » dans l'espèce humaine.*

Tandis que cette division se produisait, deux autres castes se formaient lentement : celle des prêtres et celle des industriels et des commerçants, la première représentée d'abord par les individus les plus intelligents de la société, par ceux qui faisaient faire à la science ses premiers pas, l'autre par les individus doués d'une habileté spéciale dans toutes les questions de commerce, d'industrie, d'agriculture, etc.

Chacune de ces deux catégories d'individus se comporta comme la caste aristocratique dont j'ai parlé tout à l'heure, c'est-à-dire qu'elle se constitua en familles fermées, dans lesquelles l'hérédité perpétuait des qualités spéciales et supérieures à celle de la masse des individus de la société, dont la misère, l'abjection et l'ignorance étaient soigneusement maintenues.

Les castes supérieures contractaient bien entre elles de certaines alliances intéressées ; mais elles restaient cependant autonomes dans une très large mesure. Entre elles étaient partagés, par suite d'une sorte d'entente tacite, tous les pouvoirs de la société.

Dès cet instant, l'antagonisme entre les intérêts familiaux et les intérêts sociaux se montre avec une grande netteté. Les familles des trois-castes dominatrices sont volontairement limitées dans le nombre de leurs membres, afin que ce nombre reste proportionné aux richesses de chacun ou aux fonctions lucratives qu'ils peuvent exercer. D'où obstacle à l'extension de la société.

Tandis que les classes dominantes, transformées en véritables races, mieux douées que les autres, limitent le nombre de leurs membres, la race dominée, qui ne voit aucun intérêt direct à restreindre sa multiplication, puisqu'elle

ne possède rien, s'accroît avec une rapidité telle, que le nombre de ses membres étant toujours bien supérieur à celui qui serait nécessaire pour accomplir le travail payé par les autres classes, chaque individu ne peut avoir en partage qu'une quantité de nourriture insuffisante à son entretien et doit accomplir une somme de travail supérieure à ses forces. C'est le prolétariat avec toute son horreur et le prolétariat entretenu par lui-même dans la misère, l'ignorance et le servilisme, qui constituent son seul héritage social, sa seule propriété individuelle et familiale.

La conséquence de ces faits frappe sans doute vos esprits avant même que je la formule. Les sociétés se trouvent limitées dans leur extension ; le développement intellectuel et physique des individus est entravé par mille obstacles. La race des dominés reste fatalement faible et inintelligente. La race aristocratique possède, il est vrai, en partage, la force et le courage ; mais elle reste ignorante à tel point qu'il y a quelques siècles à peine, dans notre patrie même, c'était une gloire pour un noble de ne savoir ni lire ni écrire. Quant aux prêtres, il ne faudrait pas croire qu'ils aient toujours représenté l'ignorance. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, ils ont, au contraire, représenté d'abord la science et l'intelligence, c'est-à-dire la véritable supériorité ; si ils se montrent plus tard hostiles aux développements de la science, c'est seulement lorsque celle-ci veut étendre son empire en dehors de leurs propres domaines, c'est lorsqu'ils craignent de voir disparaître l'ignorance qui a toujours été le fondement de leur pouvoir.

Le développement de la puissance sacerdotale présente, au point de vue de la famille, ce fait singulier que, chez la plupart des peuples, les prêtres se sont montrés hostiles à la famille et n'ont, par suite, pas constitué une race véritable comme l'aristocratie, mais une sorte de classe d'individus recrutés parmi les plus intelligents des diverses races. Il semble qu'ils aient poussé la protection jalouse de leur science jusqu'à ne vouloir pas former de familles dans lesquelles l'intelligence et l'amour de l'étude auraient pu se transmettre et par conséquent s'étendre à un nombre considérable d'individus.

Un autre fait a contribué puissamment à entraver le développement intellectuel des hommes et joue encore ce rôle dans nos sociétés modernes : je veux parler de l'autorité que l'homme a toujours tenu à exercer sur la femme.

A toutes les époques et chez tous les peuples, nous observons ce fait. Afin d'assurer son pouvoir et de satisfaire ainsi, dans une certaine mesure, le besoin de domination dont nous avons constaté l'existence chez tous les animaux, l'homme emploie divers moyens infailibles : il condamne la femme à des travaux ou à un rôle qui l'affaiblit et à une ignorance qui diminue ses facultés intellectuelles. Dans les classes pauvres, il en fait trop souvent un souffre-douleur, tandis que dans les classes riches il la transforme en instrument de plai-

sir, atrophie le cerveau qui pense, et arrondit, en les engraisant, les formes qui excitent les désirs.

Notre société en est ainsi arrivée à cet épouvantable résultat qu'il existe entre le cerveau des Parisiennes et celui de leurs concitoyens mâles plus de différence qu'entre le cerveau d'une australienne et celui de son sauvage compagnon.

Cette étude naturelle de l'homme, envisagée dans ses sociétés, nous fait assister à un singulier spectacle. Par suite d'une application de son intelligence à la satisfaction non réfléchie de ses appétits individuels, l'homme a diminué dans une mesure considérable l'action de toutes les causes qui, chez les animaux, déterminent le progrès incessant des individus et des espèces.

Chez tous les animaux, la lutte pour l'existence entre les individus d'une même espèce entraîne la persistance des plus robustes et des plus intelligents ; chez l'homme, cette lutte a créé les rois, les nobles, les prêtres, les exploités de toute sorte ; elle ralentit ou arrête par moments le développement de l'intelligence, supprime par la misère et par la guerre les individus les plus forts.

Chez tous les animaux, la lutte sexuelle amène le triomphe des plus beaux, des plus robustes et des plus intelligents ; chez les hommes, la femme se vend au plus riche, qui est souvent aussi le plus faible ou le plus sot. Enfin, l'asservissement et l'ignorance de la femme ont pour conséquence la procréation d'enfants moins intelligents et plus serviles qu'ils ne le seraient si les sexes n'étaient rapprochés, comme chez les animaux, que par l'attrait des qualités naturelles.

L'antagonisme entre la famille et la société, atténué dans ses effets chez les animaux, par un ensemble de conditions naturelles, se manifeste avec toutes ses fâcheuses conséquences dans les sociétés humaines, où elle perpétue l'ignorance, la misère et l'esclavage.

Enfin, l'association des individus, si utile à tous les animaux, a produit jusqu'à ce jour, parmi les hommes, bien des effets désastreux, les races fortes et dominatrices s'arrogeant seules l'usage des droits qu'elles interdisent aux classes dominées et s'associant pour opprimer ces dernières, tandis qu'elles les empêchent de se grouper et de s'unir pour la lutte.

Connaissant le mal, il est facile d'indiquer le remède. On peut le résumer en quelques mots : rendre à tout homme l'exercice plénier de tous ses droits ; prodiguer également à chacun l'instruction qui développe l'intelligence, arme suprême dans la lutte pour la vie ; supprimer la propriété familiale qui constitue l'obstacle le plus redoutable à la disparition des castes, par les altérations qu'elle apporte dans la lutte sexuelle ; donner à toutes les intelligences et à toutes les forces les moyens de se grouper en vue du bien-être et du progrès des individus et de l'espèce.

Tout cela ne pourra se produire que le jour

où l'intelligence humaine aura suffisamment évolué pour être délivrée du respect qui fait courber son front devant les dieux et devant les hommes.

(Fin)

LANESSAN.

<sup>1</sup> La Lutte pour l'Existence et l'Association pour la lutte (Etude sur la doctrine de Darwin), par J.-L. de Lanessan. — Paris, Octave Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon.

européen.

Il me plaît moins.

Je serais bien embarrassé de dire pourquoi, par exemple. Il n'y manque absolument rien, non pas de ce qu'on pourrait souhaiter, mais de ce qu'on trouve le plus communément en France : des cartes et des billards, des cafés et des caboulots. De grandes pancartes indiquent à chaque pas les prix — très raisonnables — des différentes boissons que des dames de nationalités variées, en jupons courts et en corsages échancrés, sont toujours prêtes à vous servir.

Les femmes, le jeu, l'alcool, voilà les trois produits de notre civilisation avec lesquels nous faisons honte aux indigènes de leurs mœurs grossières et sauvages. Ah ! le progrès doit leur apparaître sous les plus riantes couleurs, à ces braves arabes ; ils se le représentent sous la forme des tonneaux de liqueurs que nous traînons derrière nos convois et à la queue de nos colonnes ; ils l'incarnent dans la personne d'un gouverneur militaire, d'un régime soldatesque qui fait peser sur eux son joug imbécile et lourd, et qui a pour complément indispensable la tourbe des juifs et des mercantis.

De jolis cocos, ceux-là ! Les commerçants de nos colonies, les hardis pionniers de la civilisation ! L'écume de tous les peuples, bandits de toutes les nations, usuriers et voleurs, les épaules tuméfiées par l'application de ces véscicatoires qui sont des articles du Code, ayant tous une canne à polir — et quelle canne !

Pas très nombreux, mais bien brillant, l'élément européen. La plupart de ces gens-là ne font pas de fort belles affaires. Leur fonds acheté à crédit, ils se hâtent, avant l'échéance, d'en boire une partie et de manger l'autre. Ils finissent généralement par la faillite, si c'est faire faillite que de mettre un beau soir la clef sous la porte et de cingler la nuit vers de nouveaux rivages.

Quelques-uns cependant — des gens mariés (!) le plus souvent — se maintiennent à flot. Ce sont des ambitieux qui entretiennent des idées folles, qui caressent des chimères. Ils espèrent qu'après avoir, pendant un certain temps, servi des pompiers et des perroquets dans une salle d'où madame s'échappe quelquefois pour aller visiter l'arrière-boutique en compagnie d'habitues, ils pourront un jour se retirer dans quelque bon fromage où ils mangeront à leur faim, sans nul souci, en travaillant le moins possible. Leur rêve, c'est de lui coller un gros numéro, à ce fromage-là.

Pourquoi pas, après tout ? s'il n'y a de sots métiers que ceux qui ne rapportent rien, celui-ci est assurément l'un des plus intelligents qu'on puisse exercer en Afrique. D'ailleurs, ils ont devant les yeux l'exemple de certains de leurs confrères d'Algérie, d'anciens honnêtes gens qui sont redevenus de très braves gens depuis qu'ils ont les poches pleines, que les

jetter des doctrines surannées, à vouloir sérieusement rattraper le temps perdu. Ils n'y vont pas de main-morte, ceux-là ! Ils chantent à plein gosier les louanges de l'alcoolisme. Il y a de ces gaillards qui n'ont pas leurs pareils pour couper la verte et qui distinguent à l'œil — oui, à l'œil — le vrai Pernod de l'imitation. Au billard, ils vous en rendent dix de trente et gagnent à tous les coups.

Quant aux enfants — aux mouchachous, — ils donnent les plus belles espérances. Ils vous disent : « ta sœur ! » — en français — et vous taillent des basanes — en français. — On en trouve même qui commence par parler argot ; qui ne savent pas dire, pain, — mais qui disent, du gringle ; — qui ignorent la viande, mais qui connaissent la bidoche ; — voir même la barbaque. — Oh ! ils apprennent très facilement ; il paraît même qu'ils retiennent bien. Que voulez-vous de plus !

Georges DARIEN.

## L'Esclave Vindex

PAR LOUIS VEUILLOT

Au Procureur de la République, à....

CITOYEN EX-CONSPIRATEUR,

Tu as vu souvent les deux statues qui se font face dans le jardin des Tuileries, devant le pavillon de l'Horloge. L'une, en bronze, représente l'esclave Vindex accroupi et aiguisant sa serpe, au moment où il surprend la conjuration des fils de Brutus ; l'autre, en marbre, représente Spartacus debout, croisant avec fureur ses bras, où l'on voit un reste de chaîne ; la main droite armée d'une épée. Du temps de Louis-Philippe, tu passais au pied de ces statues pour aller, de ta section des *Droits de l'Homme*, au bal de la *Femme affranchie*.

Le bronze est fort beau. Cet esclave, maigre, nerveux, robuste, écoute avec une expression maligne. Son visage déjà vieilli, son front chauve et ridé, montrent qu'il a eu le temps de souffrir. Physionomie intelligente, mais sans élévation ; je ne sais quoi de froid et de sauvage. S'il va, tout à l'heure, dénoncer à Brutus la conspiration qui menace Rome, ce sera pour obtenir une récompense, peut-être pour se venger ; non pas certainement par aucun souci de Rome, de Brutus ou de la liberté patriennienne.

Le marbre est médiocre. Comme simple épigramme, il serait sans reproche ; mais le statuaire a voulu nous donner un esclave révolté, et il n'a taillé qu'un avocat. A quel signe reconnaître l'esclave dans ce joli garçon de vingt-cinq ans, potelé, coquet, dont le visage heureux s'efforce inutilement d'exprimer la colère ? La statue est datée du 23 juillet 1830. Elle est antérieure à la Révolution, et elle rappelle bien les libéraux de 1829 : quelque chose de déclamatoire et de faux ; un opprimé pourvu

Spartacus, le héros de la révolte, est représenté dans une attitude de souffrance, et n'ignore rien de la situation de son peuple, ne disant rien qu'aux bonnes d'enfants, et dont les plus vêtus n'ont d'autre habillement qu'un casque et un baudrier. Quatre nymphes leur font face, plus jolies et plus élégantes, mais en toilette aussi sommaire. Tout ce qui les habille tiendrait à l'aise dans le képi d'un garde mobile.

N'est-il pas étrange que la meilleure société parisienne se promène, promène ses enfants, grands garçons et grandes filles, entre cette double rangée d'ombilics ?... Je m'arrête. Ce n'est pas le sujet que je veux traiter, et les feuilletonnistes me diraient que j'offense leur pudeur. Je reviens à Vindex et à Spartacus.

J'avais toujours pensé, contrairement à ton avis, que ces deux personnages n'étaient pas cousins. J'en croyais là-dessus leurs physiognomies plutôt que tes raisonnements ; et je disais, ce qui te fâchait encore, que Vindex finirait par écharper Spartacus. Si tu te souviens de ces vieilles disputes, tu ne liras pas sans intérêt un entretien assez orageux, mais d'autant plus parlementaire, que nos statues eurent ensemble dans la nuit du 25 au 26 juin.

Cette nuit-là, je campais aux Tuileries. Ma faction faite, je m'étais éloigné du poste pour me délivrer du *loustic* de la compagnie, fort brave homme, bien posé, bien élevé, chevalier de la Légion d'honneur, très conservateur, très libéral, mais le plus ordurier drôle en propos que j'aie rencontré jamais, et non moins esprit fort qu'obscène ; si bien qu'il faudrait le souffleter, si on ne le fuyait pas. Je me réfugiai précisément au pied de la statue de Vindex, où je m'adossai dans l'espoir d'y faire un somme. J'allais m'endormir. Les cris de nos sentinelles mesureraient sans le troubler le silence de la nuit, et déjà mes paupières, appesanties par la fatigue de ces terribles jours, s'étaient fermées, lorsque j'entendis les premiers mots du dialogue que tu vas lire. Je n'ai pas besoin de te dire si je fus étonné. Je n'eus aucunement à lutter contre le sommeil, tant que dura la conversation. Elle était assez intéressante, et on n'entend pas tous les jours causer des statues.

Je m'assure que tu ne mettras pas en doute la fidélité de ma mémoire. Si tu pouvais croire que je prête aux deux interlocuteurs des discours qu'ils n'ont pas tenus, fais-toi donner des nouvelles des clubs, parcours les livres et les journaux des républicains et des socialistes.

\* *Biribi*, par Georges Darien, un volume in-8, chez Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.